

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

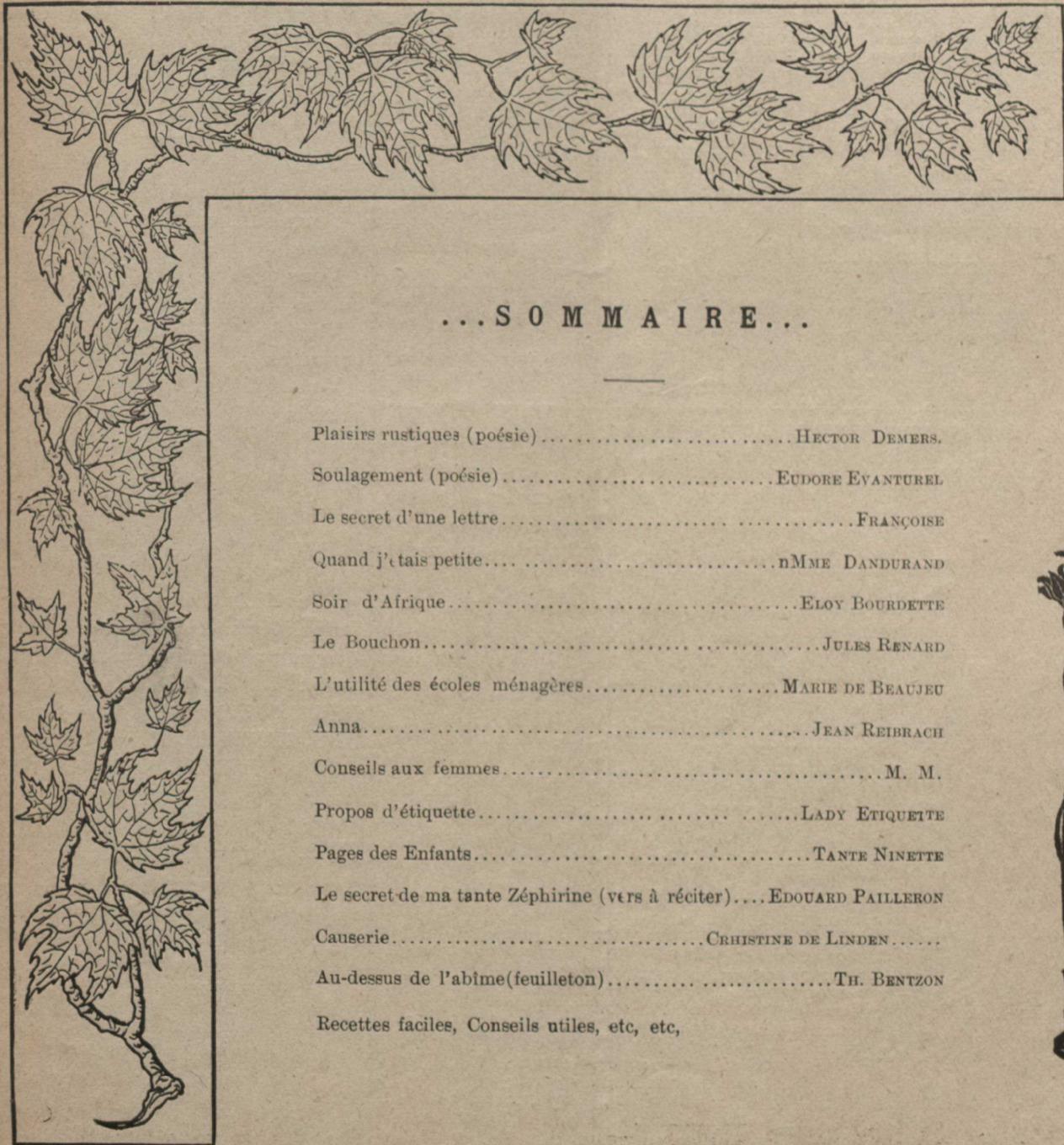
UN AN \$2.00
SIX MOIS - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

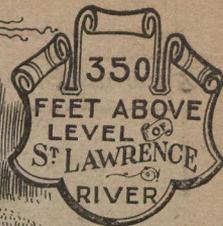


... S O M M A I R E ...

Plaisirs rustiques (poésie)	HECTOR DEMERS.
Soulagement (poésie)	EUDORE EVANTUREL
Le secret d'une lettre	FRANÇOISE
Quand j'étais petite	MME DANDURAND
Soir d'Afrique	ELOY BOURDETTE
Le Bouchon	JULES RENARD
L'utilité des écoles ménagères	MARIE DE BEAUJEU
Anna	JEAN REIBRACH
Conseils aux femmes	M. M.
Propos d'étiquette	LADY ETIQUETTE
Pages des Enfants	TANTE NINETTE
Le secret de ma tante Zéphirine (vers à réciter) ...	EDOUARD PAILLERON
Causerie	CHRISTINE DE LINDEN
Au-dessus de l'abîme (feuilleton)	TH. BENTZON
Recettes faciles, Conseils utiles, etc, etc,	



WESTMOUNT PLATEAU



TERRAINS A BATIR REMUNERATIFS

ains vous rapporteront de plus gros profits que ceux de tout autre endroit de l'île de Montréal. Ils seront toujours plus demandés que partout ailleurs à cause des avantages qu'offre le PLATEAU comme site idéal pour y construire des maisons. **ACHETEZ MAINTENANT**, d'après notre système. Payez comme bon vous semble. N'attendez pas que le prix soit trop élevé. Jamais, dans l'histoire de ce pays, il ne s'est présenté une meilleure occasion, aux petits comme aux grands capitalistes, que celle offerte par ces terrains à bâtir si bien situés. Avez-vous déjà rencontré quelqu'un qui regrette d'acheter des terrains dans les ou aux environs de cette localité? Non! Mais vous pouvez rencontrer des centaines de personnes qui sont devenues à l'aise et riches après avoir acheté de ces terrains. Achetez à bas prix. Les terrains des endroits adjacents n'ont ni les attractions naturelles, ni les avantages de ceux du PLATEAU-WESTMOUNT, et ils se vendent trois et quatre fois plus cher que ces derniers. Vous pourrez revendre ces terrains très avantageusement avant le 1er janvier. N'achetez pas des terrains suburbains avant d'avoir vu cette propriété, peu importe ce que vous avez décidé de faire. N'achetez pas avant d'avoir vu le PLATEAU. Venez faire votre choix. Nous vendons tous les terrains de 25 pieds, \$500.00, à l'exception de ceux ayant front sur les rues transversales. Conditions 10 pour cent comptant, ou à 30 jours, le reste \$5.00 par mois si on le desire. Rappelez-vous qu'il ne vous reste que six jours pour profiter de notre escompte spécial d'autre dix pour cent.

GEO. MARCIL & CIE. AGENTS D'IMMEUBLES ET BUREAU PRINCIPAL: 180 RUE ST-JACQUES
COURTIERS DE PLACEMENTS

Bureaux sur la propriété, ouverts tous les après-midi, de 1 à 5. Succursale à Saint-Henri, M. L. Deneau 3671 rue Notre-Dame, ouverte de 9 a. m. à 9 p. m. Bureau du soir: A Duvert, 282 Ave. Duluth. A cinq minutes de marche à l'ouest de l'avenue Victoria.

H. J. Dietsche

Coiffeur pour dames
 et Perruquier artistique

SPECIALITÉ: ONDULATIONS MARCEL

2429, STE CATHERINE Ouest

(Entre les rues Stanley et Drummond)

MONTREAL

Tel. Bell. Uptown 4263.

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité: Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

AVIS

Vous qui sortez par les temps humides et froids,

Vous qui attrapez facilement un rhume,

Vous qui êtes sensibles de la gorge ou des bronches,

Vous qui êtes enroués, grippés ou enrhumés,

Vous qui crachez ou qui êtes oppressés,

Prenez des

CAPSULES CRESOBENE

Nouvel Antiseptique Volatil aux propriétés merveilleuses.

Pour prévenir ou guérir infailliblement: TOUX, MAUX DE GORGE, LARYNGITES, RHUMES, GRIPPES, INFLUENZA, BRONCHITES, CATARRHES, ASTHME, ETC.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la poste. Exception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse.

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie.

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL MAIN 210

Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature.

LE GIN CANADIEN MELCHERS

CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicamenteuse, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOVIN, WILSON & CIE.
 Seuls concessionnaires. Montréal



Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999	A L'ETRANGER :	
UN AN	\$2.00		Un an	Quinze francs
SIX MOIS	1.00	Six mois	7 frs	
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.		

Plaisirs rustiques

(Vers inédits au "Journal de Françoise")

*Sur l'étroite rivière assoupie au soleil,
Dont le courant limpide entraîne à la dérive,
Faisant une ancre avec deux pierres de la rive,
Des heures, je pêchais, en un demi-sommeil.*

*Et là, tout en prenant un beau poisson vermeil,
Dans la lueur des bords, sans une ombre, m'arrive
Le long coup de sifflet musical de la grive,
Ou le cri perlé de l'alouette en éveil.*

*Je les voyais courir sur le sable et dans l'herbe;
D'une touffe de joncs, groupés comme une gerbe,
Lente, la poule d'eau glissait paisiblement...*

*Au retour, je cueillais, avec sa souple tige,
Dans les derniers rayons où l'insecte voltige,
La fleur du nénuphar sur sa feuille dormant.*

HECTOR DEMERS.

Montréal, juillet 1906.

Soulagement

*Quand je n'ai pas le cœur prêt à faire autre chose,
Je sors et je m'en vais, l'âme triste et morose,
Avec le pas distrait et lent que vous savez,
Le front timidement penché vers les pavés,
Promener ma douleur et mon mal solitaire
Dans un endroit quelconque, au bord d'une rivière,
Où je puisse enfin voir un beau soleil couchant.*

*O les rêves alors que je fais en marchant,
Dans la tranquillité de cette solitude,
Quand le calme revient avec la lassitude!
Je me sens mieux.*

*Je vais où me mène mon cœur.
Et quelquefois aussi, je m'assieds tout rêveur,
Longtemps, sans le savoir, et seul, dans la nuit brune,
Je me surprends parfois à voir monter la lune.*

EUDORE EVANTUREL

(Québec)

LE SECRET D'UNE LETTRE

.....“à sept heures précises, demain soir, je vous attendrai. Si vous ne venez pas ou si vous vous faites attendre, — car je ne puis vous donner que cette heure dans toute la journée, — je ne devrai plus compter sur vous. Je le regretterai sans doute, mais vous savez, et je vous l'ai souvent répété, que je dois toujours être la première.....”

La belle madame Linières en était à ce mot de sa correspondance, quand sa femme de chambre, entrant dans son boudoir, lui demanda comment il fallait disposer une dentelle dont elle désirait orner son corsage pour aller aux courses dans l'après-midi. La jeune femme se leva immédiatement et passa dans sa chambre à coucher donner des instructions sur ce point important.

Au même instant, son mari, M. Linières, entra dans le boudoir pour offrir à sa femme un bouquet de roses qu'il venait de lui acheter. Ne l'y trouvant pas, il alla déposer à côté de la lettre, dont l'encre était encore toute humide, les fleurs qu'il tenait à la main.

En avançant près de l'écritoire en bois de laque, dont il avait fait cadeau à sa femme à l'anniversaire de sa naissance, ses yeux tombèrent sur la lettre inachevée et lurent d'un seul trait ce que nous venons d'écrire plus haut.

Pendant un moment, il crut qu'il allait mourir tant le coup qui le frappait était subit et cruel.

Sa femme, qu'il avait crue jusque-là un ange de pureté, qu'il avait aimée si tendrement et pour l'amour de qui il eut bien volontiers donné sa vie, elle le trahissait pour un autre, et cet autre qui était-il ?

Il se pencha encore et lut les adresses de trois lettres qui gisaient sur l'écritoire. La première était adressée à sa sœur Madeline, l'autre à sa couturière madame Duclos, et la troisième portait cette suscription :

*Monsieur le capitaine Leslie,
Club de la Garnison.*

C'en était assez. Il s'éloigna à moitié fou de rage et de douleur, mais avant qu'il eut le temps de quitter la chambre, sa femme y entra, légère et gracieuse, en fredonnant une chanson.

Elle eut un sourire plein de tendresse en l'apercevant, mais il ne répondit pas à ce sourire. Les yeux de la jeune femme rencontrèrent, à ce moment, le bouquet de roses déposé à côté de sa lettre ouverte. Une rougeur ardente couvrit son visage et, s'emparant nerveusement des fleurs, elle commença à remercier le donateur avec des gestes nerveux, des phrases qui lui semblèrent embarrassées et sans suite.

M. Linières maîtrisant sa propre émotion, résolu de ne rien faire voir, des sentiments qui l'agitaient et, se jetant sur un divan, il commença à lui parler de choses et d'autres d'un air aussi indifférent que possible.

Il vit que peu à peu elle reprenait son assurance et que, tout en causant, elle cherchait à faire disparaître la lettre accusatrice sous les feuilles de son buvard.

—Trop tard, pensa-t-il, en sortant du boudoir ; j'ai vu la rougeur coupable monter jusqu'à son front et j'ai vu dans ses yeux toute sa crainte que j'eusse lu ses reproches à son amant. Plût au ciel que je ne fusse jamais entré là ce matin !

Car M. Linières aimait tellement sa femme, qu'à l'exemple d'Othello, il préférerait continuer à l'aimer dans une heureuse ignorance de son infidélité.

Tout le jour, il erra par les rues, sans savoir où il allait ; les amis qu'il rencontra dans ses courses sans but remarquèrent son air hagard, son visage défait et crurent qu'il était malade.

Il rumina mille projets de vengeance, se jura qu'il laverait dans le sang l'injure faite à son honneur, qu'il ne tarderait pas, un jour, à châtier comme il le méritait ce vil ravisseur de femme mais, auparavant, il voulait une preuve plus complète de leur faute, et il résolut alors de se rendre lui aussi, à l'heure du rendez-vous.

Il avait la veille annoncé à sa femme qu'il devait être absent tout l'après-midi, et qu'il ne rentrerait à la maison que vers neuf heures du soir, pour la conduire au bal de madame X. Et, c'est sans doute sur la foi de cette absence qu'elle osait recevoir chez elle le capitaine Leslie.

Il attendit fièvreusement que les aiguilles de sa montre vinssent à marquer sept heures pour prendre le chemin de sa maison. Il entra et monta tout droit au salon. Personne ne s'y trouvait et les lumières étaient baissées. Dans la salle à manger le plus profond silence régnait, et la table, qui étaient encore dressée, indiquait qu'une seule personne y avait diné.

—Essayons le boudoir, se dit-il, puisque c'est là qu'elle lui écrit ses lettres, c'est peut-être là qu'elle l'y reçoit.

Il hésita quelque peu avant d'y entrer, mais ayant entendu à travers le mur un bruit de conversations, il tourna brusquement le bouton de la porte et l'ouvrit toute grande.

Le boudoir était brillamment illuminé et, en face d'un grand miroir, se tenait debout la jolie madame Linières, parée d'une éblouissante toilette, à laquelle sa femme de chambre posait les dernières touches.

La jeune femme vit l'image de son mari se reflétant dans la glace et lui cria gaiement :

—Entrez, entrez et venez admirer ma nouvelle toilette. Me voilà débarrassée d'une bonne inquiétude, je craignais tant que Mme Duclos ne me l'apportât pas à temps.

—Mais vous en eussiez mis une autre, répondit au hasard M. Linières qui ne savait plus que penser.

—Je savais que vous diriez cela, reparti en riant la jeune beauté ; j'ai

eu bien peur ce matin que vous eussiez lu la lettre que j'envoyais à Mme Duclos, car vous m'auriez taquinée toute la soirée. Mais si je ne lui avais pas parlé et si je ne l'avais menacée comme je l'ai fait, je suis persuadée que ma robe n'eût pas été prête pour ce soir. Songez quelle épouvantable perspective de paraître avec une toilette qu'on a déjà portée trois fois!

D'un geste, elle congédia sa femme de chambre et tendant vers son mari un bras charmant pour qu'il y attachât un bracelet, elle lui dit d'un ton plus sérieux :

—Je vous en prie, mon ami, ne prenez pas d'engagement demain, car j'ai invité le capitaine Leslie à venir dîner avec nous. Madeline arrive aussi demain matin et j'ai le plaisir de vous annoncer ses fiançailles avec le capitaine Leslie ; j'aurais voulu vous le dire ce matin, seulement, j'avais promis à Madeline d'en garder le secret jusqu'à ce soir. Nous aurons donc demain une petite fête de famille... Mais, dit-elle, à quoi songez-vous que vous n'êtes pas encore habillé ; vite, allez mettre votre habit ou je pars sans vous.

—Je serai prêt en deux minutes, s'écria M. Linières, qui se sentait subitement si heureux que tout lui semblait possible.

—Et vous me promettez de ne pas trop taquiner Madeline ? lui cria encore madame Linières.

—Je promets tout ce que vous voudrez, répondit son mari en l'embrassant.

—Comme il est bon et comme je l'aime, pensa la jeune femme, qui ne se douta point qu'elle venait de dissiper un nuage effroyable qui planait sur son bonheur, et qu'elle avait failli faire couler bien des larmes pour une lettre pressante écrite à une couturière.

Françoise.

Des inconvénients de la simplification orthographique.

Sur la palissade d'un chantier, on pouvait lire hier, à midi, cette terrible inscription : "Le gardien a été mangé."

Quand j'étais petite...

J'éprouve à l'Eglise, quelquefois, une émotion due plus au souvenir, je le crains, qu'à la piété. Mais cet attendrissement fait, à la fois, de regrets du passé innocent et du plaisir de revivre avec intensité certaines minutes enthousiastes de notre enfance, ne trouve-t-il pas grâce devant le Dieu paternel, qui sait que ces pensées, autant que la prière, laissent après elles, comme un goût persistant de fraîcheur, de désirs candides et de joie pure!...

Combien vives et prenantes ces reminiscences!... Je m'y revois encore. C'était dimanche — le grand jour. En s'éveillant le matin, la gaie notion s'en faufilait à travers les brumes du réveil, et tout, en ouvrant les yeux, confirmait l'impression que c'était l'attendu, le solennel, le meilleur de la semaine, La mise de la bonne, les apprêts de nos toilettes, les bruits de la maison, tout chantait le jour du Seigneur à nos esprits au ravissement facile.

Après le déjeuner, ceux d'entre les petits qui étaient les élus, se laissaient avec une docilité révérencieuse, mettre le chapeau d'occasion, le "beau", l'hebdomadaire, retenu par un élastique blanc sous le menton. Et nos yeux, durant ces suprêmes apprêts de notre toilette ne quittaient le carrosse aux stores de soie bleue, le carrosse dont les roues rayonnaient à nous éblouir. Et Julien, le cocher, dans sa tenue des dimanches, n'était pas plus intéressant que le superbe cheval crème — Tom — moins important en fait, et moins considéré, car pour nous, Tom était un héros... d'ordre secondaire peut-être.

La réputation de Tom était à ce point répandue dans le pays, et sa supériorité prépondérante tellement établie, que l'estime en laquelle il était tenu, l'avait haussé, dans notre jugement et notre orgueil familial, à un rang vraiment privilégié.

Nous l'appelions entre nous et sans rire — Tom Marchand. Il nous

semblait, en ces jours de dimanche, un personnage d'une psychologie mystérieuse, d'un éclectisme condescendant, vu qu'il conduisait avec une égale imperturbabilité les gens de notre maison, et à l'église catholique et au temple protestant...

A l'église, tout le long de l'allée, nous tenant par la main, nous devancions nos chaperons, jusqu'au banc familial ; et là, d'après la discipline janséniste, sévissant en ces temps rigides, pour être maintenus dans l'ordre et la tenue rigoureusement exigés, nous étions "sandwichés" entre nos aînés.

Captivés par la magie de l'orgue, accablés par les lentes et majestueuses cérémonies du chœur, nous étions bien sages. La contemplation du célébrant vêtu de dentelle et d'or, nous hypnotisait. Une sorte de petite fièvre d'admiration et de rêverie enthousiaste nous tenait, tandis que la clameur des voix, soutenues par les sons emphatiques de l'orgue, débordaient de l'église dans les rues silencieuses, par les fenêtres ouvertes, sur un fond de verdure irradiée. L'assemblée des fidèles, immobile et fascinée, elle aussi, accentuait chez nous le charme contagieux. Mon père, gagné par l'impression ambiante, accompagnait de la voix, en sourdine, le chant du Credo. Longtemps nous serions demeurés ainsi, inertes et extasiés, si la musique, en se taisant, n'eût rompu le charme. Le sermon, dont chaque instant, dans notre estimation alarmiste, triplait de longueur, était un dur moment à passer. Nos yeux qui seuls, étaient garantis de l'impunité, accumulaient alors des sommes effrayantes de responsabilité. Dans le champ de leur pouvoir, limité par l'immobilité obligée de la tête, ils satisfaisaient une curiosité dont la minutie compensait la restriction. M. le curé tonnait contre les auberges, et, dans l'emportement de son zèle de pasteur vigilant et familial, menaçait des châtiments du ciel les échevins trop complaisants au vice. Les

éclats de sa voix résonnaient comme des éclats de foudre sous la voûte de la nef sans parvenir à réveiller le père Pinsonneault, qui, dès le commencement du sermon, s'était mis à "cogner des clous". C'est égal les évolutions de son crâne dénudé nous aidaient à passer un bon moment. La reconnaissance de notre amie, "Mémère Gervais", l'excellente et toute petite fermière entourée d'une fraction de sa douzaine d'enfants; de la monumentale Madame Fradette dont on avait dû élargir l'entrée de son banc, où nous calculions qu'elle tenait juste deux places; de Narcisse le "découpleur", génie campagnard, qui croquait votre silhouette au moyen d'une paire de ciseaux et d'une feuille de papier comme un artiste avec son crayon ou ses pinceaux, Narcisse, l'auteur des monuments du peuple, au cimetière; de Madame Gillette, l'élégante modiste, la carte de modes, l'éloquente réclame ambulante, etc., etc. Rien n'échappait à notre œil gourmand de nouveautés, de détails et de choses drôles.

La messe finie, nous redescendions l'allée, non sans avoir fait, dans notre impatience de sortir, notre genuflexion à rebours, à l'amusement de nos voisins de banc qui échangeaient à cette occasion, un petit salut souriant avec notre mère.

Le tohu-bohu à la porte de l'église, avec le bailli pérorant dans sa tribune, entouré d'auditeurs allumant leur pipe et causant de la récolte; la haie de paroissiens, s'attardant à regarder sortir "le monde", et tous saluant leur sympathique député, mon père, dont le bras restait levé, la main à son chapeau jusqu'à la voiture, que Tom comme piqué de fanfaronnade devant le concours de ses électeurs admiratifs, enlevait en deux bonds, hors de vue...

Et voilà ce qui charme votre mémoire, vous fait remercier Dieu et bénir la religion douce, apaisante et moralisatrice, quand chante à votre oreille l'éternelle, l'invariable et l'universelle prière de l'harmonie grégorienne.

Madame Dandurand

Soir d'Afrique

C'était dans les sables du Sud-Tunisien, loin des oliviers et des villes blanches, au seuil du Sahara, en été.

Nous chevauchions sur une grande plaine fauve et brûlante qui s'étendait indéfiniment entre deux chaînes de montagnes parallèles, sous un ciel enflammé. Pas un coin d'ombre, pas une plante qui rafraîchisse le regard. Du sable, toujours du sable jusqu'à l'horizon, jusqu'aux montagnes que le lointain voilait d'une poussière bleuâtre. Une nostalgie de brume s'élevait, de prairies humides, de ruisseaux clairs. De loin en loin, des rochers sombres et trapus surgissaient, accroupis comme de monstrueuses bêtes immobiles. Ils étaient roux comme la crinière des lions dont la grande voix avait roulé dans ces solitudes, autrefois.

Comme le soir tombant changeait les monts taciturnes en gemmes violettes et les sables en nappes d'hyacinthe, nous arrivâmes sur les ruines d'une ville romaine.

Car jadis les flancs des montagnes, fécondés par la pluie, étaient couverts de forêts, des moissons ondulaient sur certaines parties de ce désert qui fut le sud de la Province romaine et où se dressaient de riches cités, s'échelonnant vers le nord. Depuis, les Arabes ont tout détruit, coupé les arbres, enlevé les pierres. La ville que nous fouillions, assez vaste, était presque rasée jusqu'au sol. On pouvait cependant retrouver des rues, une place publique, un cirque, une immense citerne, un temple. L'heure s'avancait et il fut décidé de camper.

Le ciel, maintenant rose, étendait son velum sur la mélancolie de ces souvenirs.

Comme s'il eût voulu saluer avant de disparaître les derniers vestiges de la cité antique, le soleil enveloppa la ville d'une gloire. Ses derniers rayons dorèrent le temple, et le cirque ruissela de pourpre.

Dans le désert, l'éternelle fête des soirs déploya pour la mort de l'astre, toute la fastueuse orgie de ses ors et de ses pierreries étincelantes.



Nous venions d'achever notre repas, et une douce lassitude nous invitait au sommeil. La nuit déjà tombée était fraîche et silencieuse, toute illuminée par les étoiles. On entendait seulement de temps en temps le ricanement des hyènes qui rôdaient dans l'ombre.

Brusquement, nous fûmes réveillés par un cri terrible venant de loin, dans la direction d'un campement de nomades que nous avions aperçu à notre arrivée. En une minute tout le monde fut debout.

D'autres cris succédèrent au premier, des hurlements de douleur qui vibrèrent jusqu'au fond de nos êtres. Plus sourdement, une sorte de mélodie barbare, au rythme saccadé, accompagnait l'indicible claméur. Le regard ne pouvait percer l'ombre épandue sur la terre sauvage, et seule la voix nous conduisait.

La nuit peuple, pour les nomades, l'étendue de fantômes. Ils aiment le soir à raconter sous la tente les légendes immémoriales, où les démons attaquent les caravanes et s'emparent des voyageurs pour les sacrifier à quelque rite maudit. Même sans posséder la somptueuse imagination orientale, cette nuit, doucement éclairée par la lune, nous paraissait en ce moment un peu fantastique, et nous n'étions pas loin d'évoquer la maléfique vision d'un sabbat africain.

Nous arrivons essoufflés au pied d'un rocher assez élevé, de forme conique et creusé à sa base de cavités profondes. La voix tombe du sommet, et tout d'un coup s'érige, nettement découpée dans la lumière de la lune, la silhouette d'une femme tragique, la face au ciel, toute droite et qui se tord les bras avec désespoir. Un vêtement sombre flotte autour de son corps, retenu à la ceinture, par une corde. Des anneaux de métal cerclent ses chevilles et ses bras nus; à chaque mouvement violent une énorme chevelure noire bondit sur ses

—Veux-tu lâcher ça, dit M. Bornet, ou je renfonce le bouchon!

—A mon secours, crie Mme Bornet.

—Veux-tu lâcher ça, ou tu recevras de cette fourchette sur les phalanges.

—Mme Bornet a raison, dit l'ancien militaire excité. Parfaitement ! Vous vous jouez de nous. Honneur aux dames ! passez la bouteille tout de suite.

Et déjà il l'empoigne.

—Vous ne me l'arracherez pas, dit M. Bornet, à moins de me casser les doigts.

—Est-il têtû !" disent les invités qui se lèvent décidés, sérieux.

Et la bouteille disparaît jusqu'au col, sous les mains qui s'abattent, qui l'étreignent. Les moins prompts s'accrochent encore à des poignets. Des taches de sang circulent à fleur de peau.

—Ah ! c'est ainsi, dit M. Bornet, Soit, allons-y. J'en ai vu d'autres. Je me sens bœuf. Je vous défie, un contre dix. Tant pis si la bouteille éclate. Gare au malheur et sauve qui peut !

Les convives, hors d'eux, refusent de l'entendre, perdent prudence. Désireux d'agir, ils souhaitent un dénouement qui les soulage vite, n'importe lequel, et s'en remettent au destin.

Mais tirillée en divers sens, la bouteille de champagne résiste aux efforts qui se contrarient, s'immobilise, étouffe, pousse toute seule, et le bouchon sort comme un soupir de digestion, et se couche sur le côté, au bord du goulot, paresseusement.

Jules Renard.

L'histoire est la conscience du genre humain. — L'abbé Pereyve.

◆◆◆

Le caractère des hommes publics appartient au public, non à leur famille. — Duc de Choiseul.

◆◆◆

La conscience qui interdit de braver, commande quelquefois de déplaire. — Comte de Falloux.

◆◆◆

On confond trop souvent la pensée avec le rêve. — Henri Bordeaux.

L'UTILITE DES ECOLES MENAGERES

Dans les précédents entretiens, j'ai essayé de vous démontrer l'importance de l'Ecole ménagère, de vous faire comprendre pourquoi l'apprentissage des occupations ménagères, ne peut se faire exclusivement dans la famille. Vous avez dû vous rendre compte, que l'étude de l'Enseignement ménager est généralement admise dans tous les pays. Il est donc temps qu'à notre tour, nous donnions une large place à l'instruction ménagère dans l'éducation de nos jeunes filles.

Il faut que l'enseignement ménager soit généralisé et donné aux élèves de toutes les écoles de différents degrés. Il faut en faire un enseignement gradué, développé progressivement sur des bases scientifiques et rationnelles ; de manière qu'au sommet le programme de l'école normale soit en somme le plein épanouissement du programme primaire enseigné à la base.

Maintenant, arrivons aux questions pratiques. Beaucoup d'entre vous, Mesdames, se demandent comment nous allons commencer cette école ménagère ? Où ? Et quel en sera le programme ?

Je vais essayer aujourd'hui de répondre à ces questions, d'une manière satisfaisante.

D'abord, il n'est peut-être pas inutile de vous redire ce que le comité des écoles ménagères a fait jusqu'ici. Dans le but de se renseigner et d'étudier la meilleure méthode à suivre, ce comité a envoyé en Europe, en novembre 1904, Mlle Anctil et moi. Après cinq mois d'études préliminaires, j'ai dû revenir laissant Mlle Anctil à l'école ménagère de Fribourg. En septembre dernier, Mlle Gérin-Lajoie est allée rejoindre Mlle Anctil, et toutes deux depuis le premier octobre suivent avec zèle et activité le cours normal de l'école de Fribourg, une des meilleures de l'Euro-

pe, afin d'obtenir leur brevet d'institutrice ménagère.

Ce cours dure un an, et par conséquent se terminera en octobre prochain.

Comment allons-nous commencer l'Ecole ménagère ici ? Naturellement et logiquement, par un cours normal. Il est une vérité élémentaire, et tout à fait dans le domaine du bon sens : c'est qu'avant de créer des écoles pour l'instruction des élèves, il faut commencer par organiser des cours normaux pour la formation des maîtresses ; avant d'avoir des élèves, il faut des maîtresses ; car il ne suffit pas de savoir ni de savoir faire, mais il faut encore savoir enseigner. Il semble que nous ne pouvons mieux faire que de suivre l'exemple de l'Ecole Normale de Fribourg. Une école Normale doit comprendre plusieurs catégories de personnes. D'abord les élèves normaliennes, celles qui se destinent à devenir maîtresses. Ces élèves doivent posséder, déjà, une bonne instruction, ainsi que certaines notions de tenue de maison ; puis il faut à l'Ecole normale une catégorie de jeunes filles, qui désirent être placées comme servantes, à leur sortie de l'école.

Notre Ecole Normale formera donc, dès la première année des domestiques. Il y a encore une autre catégorie de personnes nécessaires à l'enseignement normalien, ce sont des dames pensionnaires, qui permettent aux élèves, des deux catégories, de s'habituer au service d'une manière pratique.

Il y a à l'école normale, différentes espèces de cuisine : cuisine ouvrière, cuisine un peu plus recherchée, et cuisine bourgeoise ; toutes les élèves doivent passer à ces différentes cuisines.

Il est inutile de vous dire que nous commencerons ici très modestement. Une petite maison, (nous ne savons

pas encore où), six élèves pour le cours normal, 7 ou 8 élèves ménagères, 2 ou 3 pensionnaires. Nous comptons ajouter une ou deux fois la semaine, un cours de cuisine pour les jeunes filles du monde, et peut-être un petit restaurant; ceci comme rapport.

Nous aurons comme directrices, Mlles Anctil et Gérin-Lajoie qui se partageront la besogne: l'une aura l'organisation de la maison, la tenue des appartements, la coupe, la confection et différents autres cours; l'autre: la cuisine, le blanchissage, le repassage, etc.

Il faut en plus compter sur le concours de professeurs du dehors, un médecin pour l'anatomie, la physiologie, la médecine pratique; un professeur d'hygiène, un professeur pour la physique et la chimie, un autre pour la comptabilité, un pour la pédagogie.

Pour ce qui est du programme... il est assez étendu.

Il ne s'agit pas cependant d'imposer aux filles, la connaissance parfaite d'un universel savoir-faire. Le travail de la ménagère implique la pratique courante de plusieurs métiers; toute femme au foyer, doit pouvoir être quelque peu cuisinière, bonne d'enfants, garde-malade, lingère, tailleuse, blanchisseuse, repasseuse; à la campagne, elle doit même être plus instruite encore, et connaître les travaux de la ferme. L'enseignement ménager n'a pas pour mission de former des ouvrières professionnelles de chacune de ces catégories, mais de prendre de chacun des métiers domestiques les éléments essentiels d'utilité générale. Il ne faut pas confondre ces deux genres d'enseignements.

L'enseignement ménager "proprement dit", consiste dans l'ensemble des connaissances théoriques et pratiques indispensables à toute maîtresse de maison et mère de famille.

Il n'y a qu'une seule profession, un seul métier qui ne peut être séparé de ce qu'on peut appeler "la profession de ménagère", et cette profession spéciale est celle de domestique. Une servante bien formée, doit avoir la même

formation pour être, une servante utile chez les autres et une bonne ménagère chez elle.

Il est aussi entendu que l'Ecole ménagère ne doit point former un enseignement distinct. Il s'appuiera sur les connaissances générales acquises. De plus, il comportera nécessairement, dans toutes les écoles, des travaux pratiques, sans lesquels il ne serait qu'un enseignement de mots, tout à fait inefficace. Voici dans ses grandes lignes, le programme des cours ménagers.

LES COURS THEORIQUES

I.—Economie domestique et hygiène.—Définition et objet. (Leur importance).—(Il est tout à fait important que les élèves comprennent bien chaque mot, qu'elles puissent en donner une définition claire et précise, surtout pour les termes techniques).

II.—La femme et la ménagère. Qualités morales de la jeune fille et de la femme: bonté, douceur, prévenance, égalité d'humeur, esprit de charité, protection de l'enfance, amour de la famille.

Qualités indispensables à la bonne ménagère; ordre, exactitude, régularité, méthode, organisation, activité, économie, vigilance, prévoyance, propreté, amour du travail.

L'exactitude et la précision sont deux qualités particulièrement importantes à l'Ecole ménagère.

Voici ce qu'en dit la comtesse Zamoyaska: "Dieu a tout créé avec ordre et harmonie. Autant de fois que nous accomplissons quelque travail avec ordre et exactitude, autant de fois nous nous approcherons du beau qui colore et ennoblit la vie, en donnant une certaine poésie et un certain pittoresque à ses actes les plus ordinaires. Et quand même un travail exclurait toute possibilité de beauté matérielle, il peut atteindre par la précision, et l'exactitude de l'exécution, à la beauté morale, cent fois plus précieuse que l'autre. Chacune s'adonne avec ardeur vers les occupations qui ne demandent pas cette exactitude,

et l'éloigne de celles qui l'exigent particulièrement."

Chacune se mettra avec goût à épinglez des objets de toilette, peu commenceront et finiront droite une simple couture. Chacune ornera avec plaisir la maison pour quelque fête particulière, peu sauront mettre et conserver en ordre le mobilier ordinaire.

Ce n'est donc pas seulement la fatigue matérielle qui les effraie, mais la discipline nécessaire au travail régulier, ordonné et persévérant!"

III.—Il faut à l'Ecole ménagère les connaissances usuelles et pratiques de tout ce qui concerne la ménagère. Intérêt pour toutes les femmes, y compris les célibataires. — Mission de la femme dans la société, son rôle dans la famille. — La part de l'épouse dans l'administration de la maison; ses droits, ses devoirs. — Bon emploi du temps.

Il faut avoir un temps pour chaque chose, et faire chaque chose en son temps, sans devancer le moment opportun et sans remettre à plus tard ce qui doit se faire tout de suite; se garder d'une trop grande hâte comme de la perte de temps.

Plus un travail est important et pressé, plus on doit s'y mettre avec calme. Le calme assure la prévoyance qui pourvoit à tout d'abord, qui compte et qui prépare. Par conséquent, il ne faut pas entreprendre à la fois plus qu'on ne peut faire. Il faut calculer d'avance combien d'heures ou de jours sont nécessaires pour un travail donné, (de là la nécessité des travaux pratiques). Avant de commencer un travail il faut préparer d'abord l'installation, les matériaux, les outils, puis voir si chaque chose se trouve en quantité correspondante à l'ouvrage entrepris. Toutes ces règles doivent être connues, non-seulement théoriquement, mais pratiquement dans une école ménagère.

IV.—Notions d'hygiène. — L'air. — Compositions. — Nécessité de l'air pur. Comment faut-il respirer? Aération. — Maladies dont les germes se propagent par l'air. — Précautions ménagères à prendre pour

nous préserver dans le danger de la viciation de l'air. — Comment battre et brosser les vêtements, tapis, rideaux, tentures, sièges rembourrés. — Comment exposer et secouer à l'air la literie. — Comment balayer, essuyer les murs, boiseries et meubles ; — Comment garantir à la cuisine contre les germes dangereux l'eau, le lait, le beurre, etc.

L'eau ; composition. — Différentes espèces d'eaux. — Maladies qui se propagent par l'usage des eaux impures.

L'Hygiène corporelle. — La propreté, ses avantages. — Comment on l'obtient. — Les fonctions de la peau.

Les exercices du corps. — La marche, hygiène du pied. Les bottines hygiéniques. Pourquoi des talons bas et larges.

Les trois états normaux : travail, repos, sommeil. Leur équilibre. — Distractions, joies et plaisirs ; leur légitimité. — La santé du cœur est la vie de la chair. — Une âme saine dans un corps sain.

Hygiène spéciale de la femme. — Dangers de la "station debout permanente : le corset ; son usage abusif, — soins particuliers de la jeune fille.

En cas d'épidémie. — Les microbes. — Les précautions à prendre. — Donner les cours d'hygiène en dictée.

En cas d'accident. — Premiers soins et secours.

Garde-malade. — Pharmacie domestique. — Dangers des remèdes de bonne femme.

Pour donner un caractère pratique aux notions très élémentaires de médecine et de pharmacie domestique, on conseille de placer dans chaque école une "boîte de secours modèle". De cette manière, l'institutrice serait à même de donner les premiers soins aux élèves, et pourrait indiquer à ses élèves l'usage et le mode d'emploi de médicaments ou produits contenus dans les boîtes de secours. Le cours des premiers soins à donner aux malades et aux blessés peut rendre de grands services. L'un des chirurgiens les plus éminents d'Allemagne, le professeur J. de Nuss-

taum, se plaît à citer l'exemple d'une mère qui a su sauver son enfant en faisant habilement un pansement antiseptique. — (Histoire). — Fracture du crâne à la campagne. — L'Hygiène a une très grande importance. On dit et répète aujourd'hui qu'il n'y a pas de maladies, mais des malades.

HYGIENE

V.—L'habitation. — La construction d'une maison. Les matériaux, briques et pierres, le bois et le fer. — Plan d'une maison type. — Des différentes parties d'une habitation. — Le choix de la maison d'habitation. — Le choix et tenue générale de la maison en harmonie avec la condition et les ressources ; ni vanité ni faux luxe. — Avantages et inconvénients de la demeure à la campagne ou à la ville. — Voisinages insalubres. — Précautions à prendre en cas de nouvelle installation ; si la maison n'a jamais été habitée ; si une personne malade y a séjourné.

Hygiène de l'habitation. — Conditions de salubrité. — Emplacements, égouts, etc. — Décomposition. — A la campagne : écuries, étables, etc. — L'éclairage, le chauffage.

VI.—Le vêtement. — Matières premières. — Le lin, le coton, la laine, la soie. — Origine, produits, échantillons. — Le cuir, sa provenance, son emploi. — Le caoutchouc. — Propriétés diverses des différents tissus.

La mode. — De la forme des vêtements au point de vue de l'hygiène. — Conservation des vêtements. Entretien des chaussures.

Le linge. — Conseils pratiques relatifs au trousseau d'une jeune fille. — Lingerie nécessaire, pièces utiles, quantité, qualité.

Le linge sale : précautions à prendre. Matériel de lessivage et de repassage. Différents modes de laver, savonner, blanchir et lessiver le linge. Matières et substances employées. Enlèvement des différentes espèces de taches. — Inconvénients de l'emploi de certaines substances. — Succession des opérations.

Les industries et le commerce des vêtements. Le rôle des femmes.

VII. — L'alimentation (j'abrège cette partie du programme). (Éléments constitutifs du corps humain. — Nutrition normale.) — Classification des aliments. — Aliments du règne animal, aliments du règne végétal. — (Pain).

Les aliments adjoints. — Les boissons. — Les condiments. — Systèmes alimentaires. — Comment il faut manger.

Permettez-moi de vous faire cette réflexion :

On dit que quiconque apporte aux hommes un nouvel aliment est un bienfaiteur de l'humanité, car la diversité de la cuisine est une cause de santé et souvent d'économie. C'est là pour les femmes un vaste champ de travail intelligent et utile.

VIII. — L'hygiène de l'enfance. — L'allaitement. — Différentes manières de préparer le lait. — Le sevrage. — La dentition, soins de propreté corporelle. — Habillement de l'enfant. Couchage de l'enfant. — Les maladies infantiles ; symptômes les plus apparents des principales maladies infantiles. — Premiers soins à donner à ces maladies.

Protection sociale de l'enfance. — Pourquoi faut-il protéger particulièrement la première enfance ?

Vous comprenez toute l'importance d'un cours de ce genre. Si vous ne vous servez pas de ce savoir pour vous-même, combien de services vous pouvez rendre autour de vous.

(A suivre)

Marie de Beaujeu.

Jolies chaussures

pour vous mesdames

Styles nouveaux d'automne

A. LECOMPTE & FILS

RUE STE-CATHERINE

Coin Sanguinet MONTREAL

ANNA

Du chemin du coteau où elle vidait dans la benne son panier de vendangeuse, Anna découvrait jusqu'à l'Indre coulant au bas des pentes. Et son cœur eut un petit sursaut. M. de Jaulzy montait par les vignes.

Deux fois déjà, elle l'avait rencontré, depuis qu'il était en villégiature chez M. de Bierne, au château des Ormes. En la croisant sur la route, il avait eu, pour répondre à son bonjour, un air surpris et charmé ; puis, dans la ferme où il demandait, au retour d'une promenade, une tasse de lait, son sourire était devenu grave, nuancé d'un intérêt, lorsqu'il avait appris qu'elle était une enfant placée par l'Assistance. Et le souvenir de ces deux rencontres, en se prolongeant en elle, avait éveillé dans son cœur la douceur de rêves ingénus et sans but, que peut-être suscitaient en elle des atavismes obscurs. Or, voici qu'il était là. Voici qu'il venait par le chemin, qu'il allait passer près d'elle, la voir, lui parler encore, peut-être.

Anna s'était rejetée dans la jouelle. Une confusion lui vint de sa jupe fruste ; elle épongea son front, rentra sous l'auvent de sa capeline une mèche blonde envolée. Et son émoi s'accrut, la serpe trembla dans sa main. M. de Jaulzy approchait. Elle se baissa davantage encore, se cachant parmi les herbes éperdument.

Un bruit de voix, un froissement de jupes et le vol léger d'un parfum révélèrent à Anna que M. de Jaulzy n'était point seul. Lorsqu'elle osa relever la tête et se retourner, elle reconnut, près de lui, Mme de Bierne. La jeune femme allait d'une démarche lasse et heureuse. De son ombrelle qui cachait les deux têtes, le voile blanc de son chapeau s'envolait. Une angoisse soudaine serra le cœur de la fillette. Elle se redressait, pour les suivre, par-dessus les cepts, d'un regard de détresse, et quand elle eut cessé de les voir, elle se jeta derrière une touffe d'osiers. Ils allaient tou-

jours, ils montaient vers le sommet du coteau, vers un bois qui le couvrait, vers de l'ombre et de la solitude. L'angoisse d'Anna s'aviva, devenue pareille à une morsure. Alors, derrière eux, elle se glissa, de proche en proche, parmi les vignes.

Non, je t'en prie, disait Jaulzy, ne nous éloignons pas... Ton mari...

—Si! si! s'obstina Mme de Bierne. Allons jusqu'au bois!

A cause de la grappe qu'elle mordait, son ombrelle allait en arrière un peu. Le soleil, qui lui plissait les paupières, aiguillait en flèches la flamme de ses yeux noirs, et sa bouche restait humide des grains écrasés dont elle rejetait la pulpe. Une odeur de moût, venue des raisins et des feuilles froissées, se mêlait à ses parfums délicats. L'ombre des jouelles où s'agenouillaient les vendangeurs rendait leurs besognes indistinctes ; un cri, des rires aigus, par moment, faisaient se retourner les porteurs de bennes, qui, debout, leurs bras nus appuyés à leurs perches, laissaient voir, de l'entrebâillement de leurs cols, des poitrines de bêtes.

—Si! si Jusqu'au bois! répéta Mme de Bierne.

Ils dépassèrent les vignes. Une guêpe, qui les cerclait de son vol, les quitta aux premiers arbres, fila comme une balle d'or. Le bois, derrière eux, laissa retomber sa tenture.

—Non! protesta Jaulzy, c'est fou!

Sa parole, sous un baiser, s'acheva en une petite plainte. La taille de la femme, entre ses bras, ployait comme un jonc souple. Elle souriait, des flammes voguaient sur l'eau radieuse de ses prunelles, sa lèvre rouge avait, sur les dents blanches, le retroussis sensuel des faunes, et ses gestes alanguis libérèrent de sa nuque moite de petites senteurs sauvages. La rumeur lente des choses, le fourmillement infini des vies éparses dominaient toute pensée. Du sol, des sèves en travail, une ivresse montait. Une minute des premiers âges, dans la forêt ancestrale, auguste et protectrice, revécut.

Des branches, soudain bruient. Jaulzy, tandis que Mme de Bierne se rejetait au profond du fourré, s'avança vers la lisière. M. de Bierne y surgissait. Rouge, la face violente, il fonçait comme un sanglier.

—Ma femme... je vous prie?

—Mais, répondit Jaulzy, je pense qu'elle est dans les vignes!

—Pardon! je vois son ombrelle.

—Elle me l'avait confiée. J'ai oublié de la lui rendre.

—Allons donc!

Et comme Jaulzy lui barrait le chemin, il ordonna:

—Laissez-moi passer!...

—Monsieur, essaya Jaulzy, je ne comprends pas. Vous me parlez sur un ton...

—Laissez-moi passer!

—Quand vous m'aurez dit...

Leurs gestes menaçants tout à coup retombèrent. Du fourré, non loin d'eux, une forme se levait, une fillette qui, le visage caché dans ses mains, demeura immobile et muette.

—Anna? s'écria M. de Bierne. Que fais-tu là?

Et, coup sur coup :

—Allons! Parle! Réponds! C'est toi qui étais avec M. de Jaulzy?

—Oui! fit Anna d'un signe de tête.

Tous trois, un moment, gardèrent des poses de statues. Puis M. de Bierne, avec un rire :

—Oh! je vous demande pardon, Jaulzy! Je vous laisse.

Son rire, dans l'éloignement, sonna de nouveau. Jaulzy alors se retourna :

—Anna! appela-t-il doucement.

La jeune fille n'était plus là.

La journée de vendanges s'acheva. Le soleil déclinant épandit sur les façades blanches des maisons lointaines une teinte d'or. Les choses, peu à peu, s'estompèrent. Les porteurs de bennes dessinèrent des gestes nobles, les vendangeuses, leurs paniers sur la tête, érigèrent, sur le ciel mauve, des silhouettes antiques. Une brume, qui se levait de l'Indre, flotta sur la vallée. Puis les charrettes s'ébranlèrent, avec des heurts retentissants. Les voix des femmes se perdi-

rent. Alors, la plainte d'Anna monta dans le soir bas.

Longtemps elle pleura, libre enfin, Une petite âme délicate agonisait en elle, de l'agonie de son rêve. La nuit pourtant l'apaisa. Une douceur mystérieuse persistait de son sacrifice. Et cette douceur lui fut telle qu'elle s'y réfugia toute, la voulut garder éternellement. Calme, elle se leva, descendit vers l'Indre, sous les étoiles. La rivière, au bas des pentes mettait un bruit de sanglots. Pour ne pas voir la mort, elle mit ses mains sur son visage. Ainsi elle avait fait, tout à l'heure, pour ne pas "le" revoir. Puis elle s'inclina, se détacha du sol. Ce fut comme une fleur fauchée. L'onde, après la chute, prolongea le long de la rive le sanglot de ses vagues. Et, doucement, elle l'emporta, dans le silence accru.

Jean Reibrach.

"Les deux mères"

Une précieuse indiscretion nous permet d'annoncer que l'émouvant roman-feuilleton "Les Deux Mères", commencera dans le numéro du "Samedi", mis en vente le 4 septembre, prochain. Ce récit, très dramatique, se distingue des feuilletons ordinaires par une trame des plus délicatement humaines et par un grand charme de style. Il plaira à celles qui ne dédaignent pas le sensationnel de bon aloi. Nous savons, d'ailleurs, que le "Samedi" est très soigneux dans le choix de ses feuilletons, et que c'est en bonne partie à ce souci qu'il doit ses succès.

—Comment donc s'y prend le gros Morin pour placer toute sa famille dans de grasses sinécures?

—C'est très simple: il va voir les ministres et il se met dans des colères à tout caser.

—Mon petit garçon me donne beaucoup de mal. Imaginez-vous qu'il refuse absolument de travailler!

—Déjà un petit homme!

Conseils aux femmes

Les contrariétés

Chose bizarre, mesdames, nous supportons souvent moins bien les contrariétés que les chagrins réels. Cependant, comme la vie est tissée de menus ennuis, de petites souffrances, de soucis, de désagréments et de désappointements, il faut bien nous résoudre à les supporter avec patience, nous exercer à les accueillir sans mauvaise humeur, et surtout à n'en pas faire retomber le poids sur ceux qui nous entourent.

C'est une chose naturelle, paraît-il, car à un moment donné, tout le monde a la tentation de se venger sur autrui des ennuis que nous subissons, et auxquels, d'ailleurs, il n'a pas la moindre part, dont il n'est nullement la cause. Mais, comme c'est souverainement injuste, je suis sûre qu'en y réfléchissant un peu vous voudrez vous observer à ce sujet, et que vous prendrez sur vous pour ne pas faire souffrir les autres de ce à quoi ils ne peuvent rien. Nous ne pouvons, ainsi que je le disais, éviter les contrariétés. Mais les autres en ont aussi, puisque personne n'y échappe. Est-il juste, en plus de leur fardeau, de leur imposer le nôtre, surtout celui de notre mauvaise humeur?

Je ne sais plus quel moraliste disait qu'il est absurde de se mettre en colère contre les choses, parce que ça ne leur fait absolument rien. Mais il est plus qu'absurde, il est coupable de faire retomber sur les gens qui le sentent, la colère que l'on conçoit contre les choses ou les événements. Nous devrions d'abord éviter pour nous-même le trouble et le mécontentement. Il faudrait arriver à cette sérénité d'âme, à cette paix, à cette égalité est difficile, mesdames! Elle événements, qui nous mettent au-dessus d'un désappointement, qui nous fassent accepter les inévitables petits ennuis de l'existence.

Si nous savions nous y résigner, les prendre sinon gaiement, du moins, tranquillement, nous n'au-

rions pas de mauvaise humeur à épancher sur autrui. Mais que cette égalité est difficile, mesdames! Elle suppose, sous son apparence modeste, une réelle vertu, un grand empire sur soi-même. Il faut cependant à tout prix l'acquérir, et pour nous, et pour les nôtres, car elle est une des conditions de leur bonheur. Je le répète, il est souverainement injuste de troubler la paix des autres, parce que la nôtre est ébranlée par une contrariété quelconque, injuste de les entretenir jusqu'à satiété de ce qui nous est un ennui ou une obsession, injuste de rester en face d'eux maussades et silencieux, parce que nous entretenons notre idée fixe ou notre mauvaise humeur. Sachons tirer profit de tous ces soucis, de tous ces désappointements grands et petits qu'amène chaque journée; ils servent d'exercice à la douceur, à la patience, à la charité. Et l'on s'habitue vite, je vous l'assure, à garder pour soi et à porter légèrement ce qui nous est purement personnel.

C'est là une pratique constante d'oubli de soi, mais on finit par si bien s'accoutumer à s'oublier, à se mettre de côté, qu'on arrive à beaucoup moins souffrir de toutes les contrariétés, elles n'atteignent que nous. C'est l'amour de nous-mêmes poussé trop loin qui nous rend si sensible à mille petites peines qui passeraient inaperçues si nous étions moins occupés de nous, comme c'est l'amour de nous qui nous porte à occuper les autres et même à les faire souffrir de ce qui nous ennuie, nous froisse, nous heurte.

Je ne prétends pas vous dire, mesdames, qu'on ne puisse jamais épancher ses soucis ou même ses contrariétés, mais il n'en faut jamais faire souffrir les autres; vous admettez que c'est juste, encore une fois, et que même cette conduite se trouve être habile, car rien n'attire la sympathie comme l'abnégation sans cesse et joyeusement pratiquée.

M. M.

La timidité n'est au fond que de l'amour propre en défiance.

Propos d'Etiquette

RECETTES FACILES

CONSEILS UTILES

D. --- Les parents doivent-ils se laisser tutoyer par leurs enfants ?

R. — Ce n'est pas ici une question de bienséance, mais plutôt de tact et de goût. Les parents qui se laissent tutoyer par leurs enfants espèrent, sans doute, que cette familiarité établira la confiance. N'est-il pas plutôt à craindre qu'elle n'amène l'indépendance et le mépris ?

Le tutoiement dans les couvents et les pensionnats devrait être pros crit, parce qu'il favorise le mauvais ton, et qu'il s'oppose aux formes délicates de langage dont il importe de faire contracter l'habitude aux jeunes filles et aux jeunes garçons.

Il y a, aussi un autre inconvénient au tutoiement entre élèves. C'est que lorsque deux camarades d'études se retrouvent après de longues années, dans les positions sociales différentes, ils éprouveront de l'embarras à se traiter comme ils le faisaient sur les bancs de la classe, et, s'ils ne se tutoient pas alors, l'un d'eux — celui qui est inférieur à l'autre, en éprouvera de l'humiliation.

Que faire encore si les circonstances, dans la vie, font que l'un de ces camarades soit l'employé très humble de l'autre ?

A tous égards, le tutoiement ne devrait pas être permis dans les couvents et dans les collèges.

Lady Etiquette.

L'esprit, est, dit-on, la dupe du cœur ; oui, mais il prend souvent sa revanche. — Gui Delaforest.

◆◆◆

Vacarme et tapage, c'est le glas de la musique. — Ouida.

◆◆◆

D'un mot qu'on fait, est-on jamais sûr d'être le père ? — Paul Dollfus.

SOUPE AUX CHOUX. — Il faut pour les différentes soupes aux légumes, mettre la viande quand l'eau bout, et les légumes, un quart d'heure environ après cela. On laisse mitonner la soupe lentement, pour n'avoir pas d'eau à ajouter ; l'on y met du sel à propos pour que la viande en prenne le goût. L'on y met des oignons et du céleri, en laissant cuire le tout autant qu'il faut.

AMBROISIE. — Epluchez et coupez en deux de grosses fraises, coupez en rondelles trois bananes. Détachez les quartiers d'une orange, coupez les quartiers par moitié ; prenez six tranches d'ananas, disposez dans un compotier en cristal, saupoudrez de sucre et ajoutez-y le lait d'une noix de coco Saupoudrez de pulpe de noix de coco rapée, faites frapper une heure sur la glace avant de servir. Les tranches de bananes doivent être trempées dans du jus de citron avant d'être disposées dans le compotier.

ANANAS AU RIZ. — Choisissez des petits ananas, enlevez la moitié supérieure ; retirez la pulpe et hachez-la ; faites ramollir une tasse de riz ajoutez l'ananas, le riz, une pincée de sel, une grande cuillerée de beurre, 1-2 tasse de sucre, faites cuire doucement le riz, faites refroidir ; ajoutez les blancs de 4 œufs battus en neige ferme ; une cuillerée à thé de jus d'orange et une de jus de citron. Battez le mélange, servez ce riz dans les fonds d'ananas, qu'on doit faire refroidir sur la glace, on compote un fond d'ananas par convive.

JEAN DESHAYES, Graphologue

1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga

LES TACHES SUR LES TAPIS.

— Pour nettoyer les taches sur un tapis, rien n'est meilleur que de l'eau et de l'ammoniaque. Une cuillerée à table d'ammoniaque avec quatre parties d'eau. Appliquez avec une éponge ou une flanelle, pas trop mouillée et frottez jusqu'à sec.

Pour enlever les taches de suie, couvrez avec du sel et du maïs, et balayez ensuite.

Pour les taches d'encre, versez du lait ; lorsque celui-ci commence à se colorer, absorbez-le, avec du papier buvard. Aussitôt que l'encre est enlevée, lavez avec de l'eau tiède et du savon de Castille.

ODEURS DE PEINTURE. — On enlève les odeurs de peinture en mettant au milieu de la chambre un seau d'eau et en le renouvelant toutes les deux ou trois heures. L'eau absorbera l'odeur de la peinture, mais l'absorption se fera beaucoup plus vite si vous coupez un oignon ou un citron en tranches et le jetez dans l'eau.

AMIDON PARFUME. — L'amidon employé pour amidonner les toiles fines, les dentelles, etc., est fait de riz pulvérisé. On prépare cet amidon de la même façon que l'amidon ordinaire, et l'on y ajoute quelques gouttes de lavande ou d'iris pour le parfumer.

COURS ROBERT

476 rue Saint-Denis

POUR FILLETES ET GARCONS

Ouverture des Cours le 5 Septembre prochain.

Enseignement français et anglais. --- Dessin. --- Musique. -- Callisthénie.
Nombre des élèves très-réduit.

Les plus beaux morceaux funèbres, bouquets de noce, paniers de présentation

Sont procurés à bas prix

Chez P. McKENNA & SON, coin des rues Guy et Sainte-Catherine

PAGE DES ENFANTS

LE SECRET DE MA TANTE ZEPHIRINE

(Vers à réciter.)

Ma pauvre tante Zéphirine!
Je la vois en fermant les yeux;
Les tout petits aiment les vieux;
Puis elle était notre voisine;
Je m'échappais à chaque instant
Pour aller la voir tricotant,
De sa main blanche, alerte et fine;
Ce n'était pas bien gai pourtant...
Ma pauvre tante Zéphirine!

Je la trouvais au coin du feu,
Dans ses vieux meubles de l'Empire
Où l'âme d'un passé respire,
Tricotant toujours, parlant peu;
Mais les sphinx dorés sous les gazes,
Les lyres d'albâtre, les vases
Et les tiroirs qui sentaient bon,
Tout me jetait dans les extases...
Et peut-être aussi le bonbon.

Vêtue en mère-grand, coiffée
D'un éternel bonnet de nuit,
Pâle, sombre, marchant sans bruit,
Pour moi c'était comme une fée.
Personne ne la venait voir;
Elle ne sortait de son ombre
Qu'une fois l'an, mais tout en noir,
Et ne revenait que le soir,
Encor plus pâle, encor plus sombre.

Et quand je demandais pourquoi?
—N'étant pas d'âge où l'on devine,—
Ma mère répondait: "Tais-toi!
C'est le secret de Zéphirine."

Je m'asseyais à ses genoux,
Lisant un livre où l'on s'applique,
Sentant sur moi le poids si doux,
De son regard mélancolique;
Elle abandonnait son tricot
Et restait là, sans dire un mot,
Sans bouger, comme inanimée,
Sans m'embrasser même, et pourtant
Pourquoi donc, moi, l'aimais-je tant
Et m'en sentais-je tant aimée?

Parfois, je bâillais... un peu fort
Quand j'étais lasse de me taire;
Elle, comprenant mon effort,
Ouvrait la commode au mystère,
Cette commode d'acajou ...
Dont les tiroirs sentaient les roses,
Elle en tirait un vieux joujou
Du milieu de beaucoup de choses,
En me disant: "Prends-en bien soin."
Et j'allais jouer dans un coin
Avec ce vieil objet à franges,
Usé, terni, sans forme et laid,
Mais magnifique, il me semblait...
Les enfants ont des goûts étranges.

D'autres jours dont je me souviens,
Quand j'entraï, elle disait: "Viens!
(Sa figure était singulière.)
Viens nous amuser, si tu veux."
Puis elle arrangeait mes cheveux.

Et m'habillait à sa manière
D'anciens chiffons tirés aussi
De l'inépuisable commode;
Et, lorsque j'étais faite ainsi,
Les bras nus, à la vieille mode,
Elle disait: "Dis-moi: maman"
Et me suivait obstinément
De cet œil sec, rouge et qui brille
Des gens qui pleurent en deçans,
Et murmurait entre ses dents:
—Ma fille! ma fille! ma fille!...

Mais quand je demandais pourquoi?
—N'étant pas d'âge où l'on devine,—
Ma mère répondait: "Tais-toi!
C'est le secret de Zéphirine."

Jours qui ne devaient pas finir!
A quel prix le bonheur s'achète!
Que de pleurs pour un souvenir,
Fleur d'adieu que le temps nous jette!
Un matin, ma mère me prit,
Entra chez elle, ouvrit sa porte...
Ma tante dormait sur son lit,
Et l'on me dit qu'elle était morte!
Moi, je pleurais, mais sans penser
Que la mort était si cruelle;
Et comme alors, pour l'embrasser,
Ma mère se penchait sur elle,
Je vis à son cou le portrait
D'une enfant qui me ressemblait...
Je suis à l'âge où l'on devine,
Maintenant je sais son secret...
Ma pauvre tante Zéphirine!

Edouard Païlleron.

Causerie

Au pays des Chrysanthèmes

Mes chers petits amis; nous allons si vous le voulez bien, causer un peu des frêles habitantes d'un lointain pays, au-delà des mers, de leurs coutumes et des événements dont est composé leur modeste existence. Petite fille ou jeune femme, la Japonaise ne varie guère, car dès la première enfance, avec son long Kimono et ses cheveux relevés, elle a déjà les allures d'une grande personne, et en revanche lorsqu'elle est épouse et mère de famille, elle conserve un je ne sais quoi d'enfantin et d'innocent dans l'expression et l'attitude. La petite Japonaise a un vrai culte pour ses poupées, culte qui est encouragé par l'Etat même, car une fois par an, on célèbre avec grande

pompe la fête des poupées. Alors, dans les maisons des riches "Samuraïs", les invités sont conduits dans une salle à part, où sont rangées des centaines de poupées richement habillées. Je ne suppose pas que ces "joujoux" aient la grâce des "bébés jumeaux" des fillettes parisiennes, néanmoins, elles sont aimées et choyées au possible par leur petite maman japonaise. Outre la fête des poupées, il y en a plusieurs autres dans l'année, qui prouvent combien est poétique au fond l'âme du Nipponien. Au printemps a lieu la fête des Cerisiers en fleurs, et à la fin de l'automne celle des Chrysanthèmes. A ces deux occasions le Mikado et l'Impératrice convient tous leurs sujets à un grand "garden party" donné dans les jardins du palais, afin d'y admirer, soit les fleurs neigeuses du cerisier, ou bien les corolles multicolores, de l'emblème patriotique par excellence: la chrysanthème. N'oublions pas deux autres fêtes, celle des ancêtres, et celle des enfants morts prématurément. Les âmes de ces derniers sont supposées revenir sur terre une nuit dans l'année — jolie pensée, et consolante pour les mères affligées. La Japonaise se marie généralement entre quinze et dix-huit ans. Le mariage est conclu entre les parents des deux côtés, et c'est seulement à l'occasion de ses fiançailles, que la jeune fille voit son futur époux pour la première fois. Ce jour-là elle est sensée lui présenter le thé les yeux baissés, et c'est alors qu'elle jette un furtif regard vers celui qui sera dorénavant son seigneur et maître. Une fois mariée, la plus dure épreuve de la Japonaise est la soumission complète envers les parents de son mari; et si la belle-mère est querelleuse et acrimonieuse, le fils est souvent influencé contre son épouse qu'il renvoie chez elle.

PAGE DES ENFANTS

Les maisons japonaises sont d'une simplicité austère; les chaises et tables seraient des accessoires inutiles, car on mange, causé, on fume accroupi sur des coussins. Quelques fleurs gracieusement groupées dans un vase, sont les seuls ornements de la pièce. A la nuit tombante, la Japonaise ferme ses fenêtres qui ne sont que des panneaux en papier, puis elle s'allonge sur un tapis, avec un petit support pour son cou, afin de ne point ébouriffer ses cheveux. Soit dit en passant, elle ne se coiffe qu'une fois par semaine, car c'est une opération longue et compliquée. Mais une fois sa toilette achevée, la jeune Nipponienne présente un aspect agréable et séduisant. Le gracieux Kimone, aux contours et au coloris harmonieux, retenu par une ceinture à longues écharpes, fait ressortir le charme du mignon visage aux yeux bridés et encadré de cheveux noirs qui sont rattachés par des épingles de laque et des fleurs. Et ces charmantes "Geishas" qui trottaient ci et là dandinant leur ombrelle de papier, répondront au noms poétiques d'Etoile des nuits d'étés, Fleur du Printemps, Brise légère du matin, Rayon d'or, Arbre à pin parfumé. Toutefois, malgré leur beauté éphémère et leur grâce enfantine, les femmes japonaises ont quelque chose de viril dans leur caractère. La douleur ne leur est rien, et elles souffrent héroïquement et en silence, pour ceux qu'elles aiment, pour leur patrie, pour leur honneur.....

Christine de Linden.

Août 1906.

—Alors, mon petit, tu arrives de Suisse? Et qu'y as-tu vu en Suisse?

—Oh! je n'y ai rien vu du tout; les montagnes m'empêcheraient de voir.

Variétés

Chiffres dans l'œil

Dans l'île lointaine de Tudy, à la pointe du Finistère, vit en ce moment une fillette de pêcheur, la petite Marie, âgée de quatre ans, qui met en émoi le monde savant.

Elle porte, gravé dans l'œil gauche gravé horizontalement, sous la pupille, le nombre bien lisible:

22,4

Les chiffres et la virgule sont parfaitement formés. On se perd en conjectures sur la cause de ce phénomène, d'autant plus que les deux yeux sont très beaux, d'une limpidité parfaite, et que l'enfant n'éprouve aucun malaise.

On a remarqué seulement cette coïncidence: un bateau de pêche du port voisin, Douarnenez, porte le numéro 22,4.

Comment Christophe Colomb découvrit l'Amérique

Dans une école primaire des Etats-Unis, on avait donné aux "grands", comme sujet de rédaction, à raconter la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. L'institutrice, en quelques mots, avait résumé les faits à narrer.

Les "petites" se trouvaient dans la même salle. L'une d'elles, âgée de sept ans, très intéressée par ce récit, l'interpréta à sa manière dans la composition suivante, qu'elle remit à l'institutrice, et qui a été publiée dans tous les journaux des Etats-Unis, comme exemple d'intelligente naïveté:

"Christophe Colomb était un homme qui s'amusait à faire tenir des œufs debout sur une table. Le roi d'Espagne lui dit:

—Veux-tu découvrir l'Amérique?

—Je veux bien! répondit Colomb.

Colomb aborda dans une île, dont les habitants, des sauvages, accoururent au-devant de lui, conduits par leur chef.

—Pardon! dit Colomb à ce dernier, ce pays ne serait-il pas l'Amérique?

—C'est bien l'Amérique! répondit le chef. Mais vous, ne seriez-vous pas Christophe Colomb?

—C'est moi-même! avoua l'amiral. Alors, le chef sauvage, se tournant vers ses sujets, leur dit:

—Mes amis, il n'y a pas à nous le dissimuler... Nous sommes découverts!

Voilà comment Christophe Colomb a découvert l'Amérique (Authentique.)

DUPRAS & COLAS

ARTISTES-PHOTOGRAPHES

1729 rue Sainte Catherine

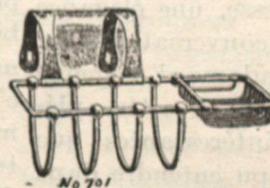
Tel. Bell Est 4106.

Montréal.

Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette, Sièges de bain, etc au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig.

MONTREAL

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

6 pharmacies: 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 7-1 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Fte-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

FEUILLETON

Au-dessus de l'Abîme

T. H. BENTZON

(Suite)

Et le soir, vite au Casino, pour le concert ou l'une de ces représentations que l'on permet aux demoiselles, soit un opéra-comique, soit "le Maître de Forges". Tout cela exige bien trois toilettes par jour, ce qui n'empêche qu'Evian se targue d'être une station tout intime où l'on vit entre soi, presque en famille.

Ce fut ainsi que Françoise Desprez fit connaissance avec le monde, dans le sens social du mot, et elle en resta un peu désappointée, quoique Colette eût pris la peine de l'avertir qu'elle le voyait sous son aspect le meilleur.

—N'allez pas croire, avait-elle dit, qu'il soit toujours amusant! Nous sommes tous ici, comme vous, en vacances.

Elle avait imaginé plus de raffinements, de délicatesse, une élégance d'autre sorte. Les conversations du cercle choisi de madame d'Angenne paraissaient souvent à cette plébéienne aussi peu intéressantes que celles qu'elle avait pu entendre dans les sphères les moins distinguées. Certaines choses la révoltaient, en outre; par exemple, l'attention à demi envieuse et méprisante à demi, accordée aux deux ou trois beautés suspectes qui menaient grand train et se montraient partout, encore qu'expulsées en principe. Une brune princesse étrangère, qui avait quitté mari et enfants pour suivre un acrobate, était le point de mire de tous les regards et semblait faire travailler toutes les imaginations. Sur le passage de ce couple hors la loi, les lorgnons se braquaient, on se racontait tout bas des anecdotes que les

jeunes filles écoutaient d'une oreille, en affectant de ne pas entendre.

—Voilà, disait Colette, la princesse qui passe avec son prince du trapèze; il convient que nous nous éloignons un peu pour ne pas gêner ces dames dans leurs propos. Perdue ou non, celle-ci peut se flatter d'avoir du succès! On prend note de ses moindres chiffons, et il n'y a pas de quoi, pourtant! Sa toilette est tapageuse comme sa conduite. Il paraît que son vrai prince la battait. C'est presque une excuse, ne trouvez-vous pas?

—C'est plutôt un avertissement pour engager les jeunes filles à ne se marier qu'après mûre réflexion, répliquait Françoise, qui ne manquait guère, par habitude, de tout ramener aux leçons de morale.

—Ah! si l'on réfléchissait trop, on ne se marierait peut être jamais, reprenait Colette. Et, dame! dans bien des cas on aurait raison. Voyez ma sœur... Pauvre Elise! L'ennui, c'est que les honnêtes femmes comme elle, ont la corde au cou pour toujours. Vous me direz qu'il y a le divorce, et puis nous sommes catholiques... Comment trouvez-vous monsieur de Narcey? Là, sincèrement la main sur la conscience.

—Je le trouve fort bien, répondait Françoise.

Il fallait se conformer aux désirs de madame d'Angenne, ne pas dégoûter Colette de ce qu'on appelait un parti sortable. Mais le mensonge tombait de ses lèvres avec effort. Elle se sentait coupable envers cette enfant, si sceptique déjà sur de certains points et qui abordait si légèrement les plus graves problèmes de la vie. Elle eût voulu pouvoir lui di-

re: "Le mariage, le divorce m'effrayent moins encore que votre façon de trancher sur le bien et le mal, sans vous inquiéter de leurs sources profondes."

C'était un tort presque général, semblait-il, dans le milieu où se trouvait Françoise et qu'elle observait avec d'autant plus de pénétration et de liberté qu'elle-même ne comptait pas. L'infériorité de sa situation remplaçait pour elle la béquille d'Asmodée. En vain était-elle présentée par Colette comme une amie; le mot ne trompait personne, pas plus que l'habitude familière prise par les deux jeunes filles, dès le premier jour, de se donner réciproquement leur nom de baptême. Précautions inutiles, mademoiselle Desprez restait une simple "promeneuse" au mois, comme tant de mères en attachent aujourd'hui aux pas de leurs filles. Ce qui ne l'empêchait pas, tout en se promenant, de prendre des notes et d'appliquer à cette besogne plus d'esprit d'examen, plus d'acuité d'analyse qu'il n'en fallait pour découvrir, par exemple, que M. de Narcey fût une non-valeur. Sorti de Saint-Cyr dans la cavalerie, il avait renoncé à l'état militaire avant même d'avoir fait le beau mariage obligatoire. Sa mère, fort ambitieuse, s'en affligeait, trouvant avec raison la vie de Paris déplorablement entraînant pour un oisif d'un certain rang social, car René aimait le jeu, hélas! Il le prouvait, même à Evian où, faute de mieux, "les petits chevaux" l'attiraient outre mesure. La dot de mademoiselle d'Angenne lui eût permis d'habiter avec le train convenable les terres qu'il était censé faire valoir lui-même, bien que madame de Narcey y suppléât le plus souvent en son absence, de même qu'en cette affaire matrimoniale elle se chargeait de faire entendre avec esprit tout ce qu'apparemment il n'osait dire lui-même. En réalité, il n'était que temps pour lui de sauver une situation beaucoup moins brillante qu'elle ne le paraissait à la surface. René reconnaissait lui-même cette nécessité; le mariage, sans cela ne l'eût en soi que fort peu tenté;

mais mademoiselle d'Angenne lui plaisait: personne, famille, fortune, tout était bien... Alors, pourquoi pas?

Il poursuivait donc son but avec une ténacité froide, au fond, mais dont la plus avisée des ingénues pouvait cependant être dupe. Indifférent avec toutes les jeunes filles, M. de Narcey ne se montrait attentif qu'auprès d'elle. Au physique, il avait bon air, quelque chose de dur et d'insolent qui ressemblait à de l'énergie, dans l'expression du visage, une tournure militaire qu'il devait à ses courtes années de service, la parole nette, brève, assurée, plus un monocle déconcertant qu'il fixait sur Colette avec assez de persistance pour la forcer de rougir un peu, signe indiscutable d'un trouble que nul autre n'avait fait naître en elle.

—Je connais trop peu encore monsieur de Narcey pour pouvoir vous donner un avis sérieux, disait François.

—C'est singulier, répliquait Colette étourdiement. Il ne me paraît pas si difficile à connaître que cela!... pas compliqué du tout. Depuis longtemps, je ne fais plus en lui la moindre découverte.

—Chère enfant, avez-vous au moins quelque inclination pour ce jeune homme?

—De l'inclination?... Quel vieux mot! Ils sont trois ou quatre parmi lesquels je choiserais sans trop me faire prier, et lui, il tient la tête..... pour le moment...

Colette parlait en hésitant un peu et l'ombre d'un regret inavoué passa sur son joli visage.

—Nous avons les mêmes goûts: les chevaux, la chasse, l'exercice au grand air; et puis il ne fait jamais de phrases ridicules. Je crois que nous galoperons à travers la vie en bons camarades. Qu'en dites-vous?

Comme François ne répondait pas :

—Avouez que vous êtes un peu romanesque, qu'il vous faudrait autre chose pour consentir à dire oui?

—Il me faudrait autre chose en effet. Mais inutile d'en parler, n'est-ce pas, puisque je suis destinée à n'a-

voir rien du tout. Ce qu'il me faut, — et cela, chérie, absolument, — c'est de vous savoir heureuse.

—Oh! je le serai... Tout ira bien, vous verrez. Je suis plus raisonnable que je n'en ai l'air, plus raisonnable que vous, ma bonne amie. A votre tour, croyez-moi, vous ferez des conquêtes, avec les yeux brillants et les joues roses qui vous sont venus depuis votre arrivée ici. L'air de la montagne vous va bien. Ne devenez pas trop rose, par parenthèse; j'adore votre teint mat, et d'autres l'adoreront, ils adoreront vos cils longs comme le petit doigt. Mais qu'est-ce que je dis?... Vous ne me persuaderez jamais que l'habitude des conquêtes n'ait pas pour vous depuis longtemps commencé. A vingt-cinq ans! Et point de mère sur vos talons!

Françoise écoutait, la tête basse, ces propos décousus et incohérents. Elle songeait à ce qui lui avait été offert une fois, un petit employé à dix-huit cents francs, tatillon, l'air rageur et prudhomme tout ensemble, qui mettait, pour aligner les chiffres, des manches en percaline noire. Et, honteuse de ne pouvoir raconter que cette unique demande en mariage, elle ne la raconta pas.

Colette, devinant qu'elle lui cachait quelque chose, se mit à rire:

—Soit, je respecte vos secrets, belle ténébreuse, mais on peut bien dire qu'en général vous êtes fermée comme une boîte qui fermerait à double tour!

La malicieuse résistance qu'opposait François à ses questions quand elle voulait lui faire juger leur entourage l'impatientait parfois. Lui demandait-on ses impressions sur les personnes, elle répondait par des impressions de la nature, et Colette alors de se récrier.

—Oui, oui, je vous accorde que le Mont-Blanc est plus captivant que ne le sont les Narcey; je vous permets, savante surtout comme vous l'êtes, de mettre l'univers au-dessus de la simple humanité. Mais cependant il faut savoir quelquefois descendre des sommets. Vous apportez dans vos dédains beaucoup de parti-

pris. Savez-vous ce que dit Odile de Breuves? Elle dit que vous fixez sur nos plaisirs le regard désabusé des deux philosophes de "l'Orgie romaine".

—Elle dit cela, mademoiselle de Breuves, cette revenue de tout?

—Oui, et maman prétend que vous avez un grain d'austérité janséniste, sans l'excuse d'être dévote; elle vous croit orgueilleuse comme un démon. Quant à papa, devinez ce qu'ajoute papa: "Un peu communarde tout au fond!" N'est-ce pas affreux? Il prétend que vous rongez votre frein quand ces messieurs parlent politique et que vos yeux vous trahissent, qu'ils jettent parfois feu et flamme, qu'ils voudraient tout incendier. Tant pis! Puisque vous refusez de dire ce que vous pensez des autres, je vous dis, moi, ce qu'ils pensent de vous.

—On me fait trop d'honneur d'en penser quoi que ce soit, dit François, en s'efforçant de sourire.

A grands maux, simple remède

Chacun sait ce qu'il en coûte si les fonctions des voies digestives sont entravées par la constipation.

Toute une partie — la plus grosse part — de notre fragile machine humaine se détraque. C'est désormais le désordre le plus inquiétant et le plus douloureux. Le retentissement sur notre organisme de l'arrêt ou simplement du ralentissement de la digestion est énorme. Qui ne l'a observé un jour pour en avoir été victime! Migraines, embarras gastrique occasionné par la constipation, insomnie, inappétence, fièvre, congestion, et tout ce qui s'en suit.

Cependant, rien n'est si simple que de parer à toutes ces désastreuses conséquences. Il suffit tout simplement de faire usage des merveilleux GRANULES LACHANCE, dont la réputation est bien connue et dont on peut dire qu'ils sont le vrai remède à de si nombreux maux.

En vente partout en flacons de 25 cents.

Dépôt général: La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée, 87, rue St-Christophe, Montréal.

Mais elle discernait une part de vérité dans ces jugements sommaires. Le grand péril, pour ceux qui ont été élevés loin du monde, lorsqu'ils y entrent tout à coup à l'âge des émotions, est de prendre au sérieux ce qui, pour les initiés, n'a qu'une valeur convenue ; cette erreur leur reste une cause de souffrance et de faux pas jusqu'à ce que la première fraîcheur de sentiment soit émusée. Il s'y joint naturellement, pour toute personne de condition inférieure et dépendante, une excessive susceptibilité, une fierté ombrageuse, une disposition instinctive à la ré-avait nui dans de tout autres sphères. Françoise n'avait décidément que le genre d'adaptabilité au milieu où l'on se trouve qui aide sûre-

A propos d'Assurances

Mesdames, à propos d'assurances, n'avez-vous pas songé à l'assurance conjointe ?

L'assurance conjointe est celle que vous mettez sur deux ou plusieurs têtes, de sorte que si l'une venait à disparaître, celles qui restent, ne souffriraient pas, — matériellement du moins — de son absence.

Cette assurance est recommandable et sage entre un mari et une femme. Le mari peut-être enlevé à l'affection de sa femme, sans la laisser dans la misère. Cette pensée pourra consoler et soulager l'amertume de ses derniers moments.

De son côté, la femme doit considérer que c'est un devoir, pour elle, d'assurer le bien être matériel d'un homme, qu'elle aime, et avec qui elle a amassé le peu de bien qu'ils possèdent. De cette façon, elle aura encore allégé la tâche si lourde d'élever les enfants, qui, eux, grâce à la prévoyance des parents, seront mis en état, par les bienfaits d'une bonne éducation, de gagner plus tard honorablement leur vie.

L'assurance conjointe est donc un bienfait dans tous les cas. Je ne sais pas pourquoi la plupart des femmes s'en soucient si peu. On peut bien le dire, c'est l'ignorance où elles sont de ces avantages qui les rendent si négligeantes et en apparence si apathiques.

Je voudrais les éclairer de mon mieux afin qu'elles ne soient plus aveugles sur leur mission et les devoirs qu'elles ont envers leur époux et leur famille.

Et si l'assurance sur la vie vous gagne enfin à sa cause, n'oubliez pas d'aller à selle qui vous offre le plus d'avantages, en même temps que le plus de sûreté, et, c'est LA SAUVEGARDE, Compagnie d'Assurance sur la Vie, 7, Place d'Armes.

Lady Business.

volte. Ainsi les préjugés proclamés, exagérés par son nouvel entourage, choquaient Françoise à chaque instant ; ces gens bien élevés disaient devant elle, sans y entendre malice, des choses qu'il lui était très douloureux de ne pouvoir combattre. Elle se sentait de cœur malgré elle du côté des idées prétendues subversives. C'était, à rebours, le même esprit d'opposition généreuse qui lui ment à réussir.

Sans se fâcher des taquineries de Colette, elle répondit :

— Je n'en sais pas si long sur moi-même ; tout ce que je puis dire c'est que j'ai probablement besoin, en effet, de prendre la vie avec plus de calme. Il y a beaucoup de choses dont je ne me soucie pas assez ou que je méprise trop, tandis qu'il y en

a d'autres dont je jouis jusqu'à me perdre complètement en elles.

— Comme par exemple notre amitié, dit Colette en lui sautant au cou.

Il était bien vrai que cette amitié grandissait tous les jours, dans le cœur de Françoise, si avide, sous son apparente froideur, de s'attacher, de se donner. Et, après Colette, les deux personnes que préférerait l'intruse étaient, si dissemblables qu'elles parussent, madame Descroissilles et mademoiselle de Breuves, peut-être parce qu'elles étaient, chacune à sa manière, les moins artificielles et les plus malheureuses.

(A suivre)



Aux Chères Lectrices de ce Journal

MERES DE FAMILLE, JEUNES FEMMES.

Vous qui êtes Anémiées, Débilitées par les fatigues de la Famille ; dont les forces s'épuisent journellement. Fortifiez vos nerfs, vos muscles, régénérez votre constitution pour éviter la Neurasthénie.

POUR VOS CHERS MIGNONS

Vous favoriserez la période de la croissance, la formation des os, des articulations, détournant la Coxalgie, et la déviation des membres.

JEUNES FILES CHLOROTIQUES, aux couleurs PALES

Ne vous laissez pas abattre par les intempéries, au moment de ces grandes chaleurs qui vous rendent faibles, dyspeptiques, apathiques.

Rappelez-vous toutes que LE VIN PHOSPHATE AU QUINQUINA DES RR. PP. TRAPPISTES d'Oka

est le seul remède reconnu contenant les principes vitaux redonnant, la vigueur, la Force, la Santé.

En vente partout,

Se défier des imitations

Seuls dépositaires pour le Canada 5 PLACE ROYALE, MONTREAL

MOTARD, FILS & SENEAL

Aux Etats-Unis : Rouse's Point Provinces N.O. Calgary, Alberta

ÉCOLES DU SOIR

Les écoles gratuites du soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du premier octobre au premier mars, chaque année.

On y enseigne le FRANÇAIS, L'ANGLAIS, le CALCUL, l'ÉCRITURE et la COMPTABILITÉ.

Montreal et Banlieue

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. Bergeron, 119 rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé Th. G. Rouleau, Principal de l'École Normale Laval.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TOTONTO, CHICAGO, b9.30 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m.,
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25
p. m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a9.40 a.m., 9.40
p. m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m.,
b6.10 p.m., a11.30 p.m.
OTTAWA, b8.25 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., a8.55 a.m., (1) 2.20
p.m., b5.20 p.m.
ST-GABRIEL, a8.55 a.m., (1) 2.20 p.m.,
b5.20 p.m.
STE-AGATHE, b8.45 a.m., (s) 9.15 a.m.,
(1) 1.25 p.m., b4.30 p.m., b5.35 p.m.
LABELLE, R9.00, b5.00 p.m., (1) 1.25 p.m.,
b4.30 p.m.
(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les
dimanches. (c) Mardi et jeudi seulement. (d)
Dimanche seulement. (e) Quotidien, excepté le
samedi. (1) Samedi seulement.
A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la
ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue
St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Mont-
réal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS
SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

QUERY FRERES Photographes

1854 Ste-Catherine, Montreal



SPECIALISTE

BEAUMIER

MÉDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX GRATIS

144 Est STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15 cent par piastre pour tout achat en lunetterie. Pas d'argents sur le chemin pour notre maison responsable.

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12..... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12... 0.88
L'ÉDUCATION PRÉSENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12. 0.88
INDISSOLUBILITÉ ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITÉ DE JÉSUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - Montréal

MADAME! MADEMOISELLE!

LISEZ CECI

MONTREAL MODE transformé en magazine mensuel 2 patrons gratuits avec chaque No [le seul magazine de mode en français publié au Canada] comprenant :

68 pages de texte, 100 modèles de toilettes

2 PATRONS GRATUITS

AVIS. Sur réception de 10c, il sera adressé à toute personne qui en fera la demande un numéro spécimen.

Adresse : MONTREAL MODE, MONTREAL, CANADA.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette.
Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

441 STE CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

Regrets superflus

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAÎT AVOIR!...
Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuance naturelle en vous servant de la CAPILLINE.
En vente partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général :

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHRISTOPHE, MONTREAL.

PIANOS

Maison Archambault

Marchand de

PIANOS, ORGUES,
MUSIQUE en FEUILLES

312-314, Sainte-Catherine, Est

Près de la rue Saint-Denis

Tel. Bell Est 1842

MONTREAL



Archambault

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

**IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE ;
IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES ;
IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.**

Prix 25 cents.

A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT ET SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents,

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c

.. LES VERS ..

Les Pastilles du Dr Coderre pour

sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Les Vers TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can



Gros Escomptes sur les Couvrepieds

Les femmes apprécient beaucoup la jolie apparence d'une Chambre à coucher. Rien ne charme tant leur regard que de jolies et délicates dentelles de toutes sortes. Pour ajouter à la beauté de votre chambre à coucher, il vous faut nos couvrepieds en dentelles Bruxelles. Ils sont tous dans les grandeurs ordinaires et sont appropriés pour lits doubles. Quelques-uns ont une bordure unie, d'autres frangée, 16 pouces de large. Faits en tulle souple et légère, et en tulle cable croisé double. Les dessins sont pour la plupart des dessins de fleurs dans les patrons conventionnels. Les couleurs sont crème et blanche. La plupart de ces couvrepieds ont des dessus de traversins à même. Prix de \$5.25 à \$16.00 moins 20 pour cent.

Nous avons un grand nombre de très jolis couvrepieds légèrement souillés. Ils sont absolument intacts sauf qu'ils ont un peu salis. Sur ces couvrepieds nous ôtons 33 1-3 pour cent.

Ne viendrez-vous pas les voir ?

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes

Sweet Caporal

Sont les préférées
des dames

10c. LE PAQUET

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution
du sens auditif :- :- :- :-

ETRANCE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours
d'aucun autre agent ; il réveille les or-
ganes depuis longtemps inertes. Grand
succès et triomphe sur toute la ligne
pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies